

UNE VIE

EN

feu

avant-première

REINHARD
BONNIKE

UNE AUTOBIOGRAPHIE

PREMIÈRE PARTIE

UN RENDEZ-VOUS DIVIN

Quel fil dois-je choisir, Seigneur ? Il y en a tant.

Ils pendent devant mes yeux comme des filaments de soie devant une porte.

*Chacun d'entre eux portant la promesse de tisser
dans ma vie la plus belle des tapisseries.*

Mais ce n'est pas ma tapisserie. Ce n'est pas ma vie.

Alors, je demande à nouveau, quel fil dois-je choisir ?

Quel filament passera dans le chat de l'aiguille ?

avant-première

Chapitre 1

JE SUIS ASSIS, SILENCIEUX, alors que se produit en moi une véritable explosion. Je me penche en avant, tout au bord de la chaise. Mes mains parcourent la couverture de ma Bible que j'utilise pour prêcher tandis que mes pieds rythment une danse agitée sur le podium. Chaque molécule de mon corps anticipe ce qui va se passer. Je suis sûr que vous seriez dans le même état si vous étiez à ma place.

C'est une soirée tropicale dans le nord du Nigeria. Nous sommes au cœur de l'Afrique. L'atmosphère est chaude, humide et bruyante. Un groupe de Gospel de la région joue une mélodie de louange en s'accompagnant d'un tam-tam en peau de serpent. Un chœur d'oiseaux, de grenouilles et d'insectes s'est joint aux chanteurs. L'énorme foule devant moi vibre d'espoir. Près de 700 000 membres de tribus sont venus à pied jusque-là. Beaucoup d'entre eux sont musulmans. Je suis attiré par leur visage comme un phalène vers la lumière. 2 400 000 personnes viendront au cours des cinq soirées de prédication. Plus de 1,4 million de personnes accepteront Jésus comme leur Sauveur au moment de l'appel. Des équipes de suivie s'occuperont de chacun d'eux.

Mon cœur bat d'excitation. Et le vôtre ? Vous êtes sur le point de lire mon histoire et je m'interroge : êtes-vous comme moi ? La perspective de voir s'accomplir le grand Mandat laissé par Jésus remplit-elle vos jours et vos nuits ? Si ce n'est pas le cas, je prie pour que l'histoire de ma vie allume en vous un feu. Un feu qui changera tout. Un feu de sainteté qui vous convaincra que rien n'est impossible avec Dieu.

Je vois des estropiés dans la foule des estropiés. Certains sont couchés sur des palettes. D'autres s'appuient sur des béquilles. Tous ne seront pas guéris, mais plusieurs de ces estropiés marcheront ce soir. Je dois vous dire que lorsqu'ils marcheront, moi, je danserai sur ce podium ! Vous ne le feriez pas, vous ? Certains sont aveugles, et plusieurs d'entre eux verront. Je ne peux pas en expliquer la raison, mais dans les régions musulmanes je vois plus d'aveugles guéris qu'ailleurs. J'aimerais tant que tout le monde soit avec moi pour assister

à cela. Des douleurs chroniques quittent les corps, des tumeurs cancéreuses disparaissent. Ce sont quelques-uns des signes qui suivent la prédication de la Bonne Nouvelle.

Je sens un grondement sourd, presque audible. Les groupes électrogènes ronronnent dans leurs conteneurs insonorisés installés à proximité. Ils alimentent en kilowatts notre tour de son et les projecteurs qui inondent le podium de lumière. Nous avons importé notre propre réseau électrique dans cette région isolée. Inutile de chercher un hôtel Marriott, Hyatt ou Hilton, ni même un Motel 6. Notre équipe a installé un petit village de camping-cars pour nous accueillir durant le temps de la campagne. Les téléphones mobiles sont inutiles, seuls les satellites nous permettent de rester en contact avec le reste du monde. Peu de gens ont même entendu parler de cette région. Pourtant, il y a plus d'un demi-million de personnes présentes ce soir.

Ma gorge se serre en me rendant compte de tout cela. De chaudes larmes se forment au coin de mes yeux. Cette joie dépasse tout ce que j'ai connu.

Je souris et lève les yeux vers le ciel étincelant d'étoiles. J'ai l'impression que le Créateur de l'univers lui-même sourit en regardant ce coin de Terre où nous nous trouvons ce soir. Je respire profondément. L'odeur de la fumée des feux de cuisson me ramène sur Terre. Je suis à des milliers de kilomètres de tout ce qui m'est familier, mais c'est ici que je me sens chez moi. Nous avons trouvé un nouvel endroit oublié, où très peu ont déjà entendu le message du salut. Je suis Reinhard Bonnke, un évangéliste. Bienvenue dans ma vie !

Ce soir, les choses se dérouleront comme dans un rêve maintes fois ressassé. Quelqu'un me présentera. Mes yeux balaieront la foule en sachant que nous sommes tous venus pour la même personne, Jésus. Mon cœur s'ouvrira au Saint-Esprit et dans mes pensées, une image se formera. Je l'appelle « la forme de l'Évangile ». C'est un plan que je remplirai d'une explosion de mots qui se déverseront directement de mon cœur sans avoir été répétés au préalable.

Je dois faire ici une confession. Je suis devenu accroc. Et je vous le dis avec joie. Conduire les pécheurs au salut, en masse ou un à un – c'est la même

chose. J'en mange, j'en rêve, j'en parle, j'en pleure, j'en ris, je l'écris, je le prie. Mon désir est de mourir en prêchant cet Évangile. Je suis comme un homme affamé jusqu'au moment où je me tiens devant un auditoire, un microphone à la main, contemplant un océan de visages et criant pour faire entendre les mots d'amour du Sauveur jusque dans les ténèbres.

C'est devenu énorme. Les résultats sont énormes. Je suis en route pour voir 100 millions de personnes accepter l'Évangile. Plus de 52 millions ont rempli une carte de décision depuis l'an 2000. Sans l'expérience accumulée par mon équipe depuis des décennies, nous aurions été dépassés par ces chiffres. Mais nous ne ralentissons pas, nous érigeons toujours plus de podiums comme celui-ci dans des lieux dont vous n'avez jamais entendu parler. Après avoir lu mon histoire, j'espère et je prie pour que vous vous joigniez à moi sur chacun de ces futurs podiums pour partager mon enthousiasme. Et même si vous ne pouvez pas y être en personne, j'espère que vous serez là en esprit, dans la prière et dans la foi.

C'est vrai que je n'ai rien fait tout seul. Dieu m'a appelé et il est resté mon pilote. Le Saint-Esprit a toujours été mon Consolateur, mon guide et ma source de puissance. Comme vous le lirez dans ces pages, il m'a donné la femme parfaite. Il nous a donné de beaux enfants et une grande famille. Et il m'a donné aussi une équipe qui a grandi avec moi au cours des décennies de collaboration. Et au-delà de tout cela, il a suscité des milliers de gens pour me soutenir dans la prière et pour être des partenaires de notre ministère. Nous partagerons les mêmes récompenses au Ciel.

Oh ! Veuillez m'excuser ! Je dois y aller. J'ai été annoncé et j'ai un microphone en main. Je me lève et bondis, prêt à prêcher avec le feu que j'ai toujours ressenti dans mes os. Mais juste avant d'ouvrir la bouche, je sens un souffle saint descendre sur moi. Il parcourt aussi la foule et je tombe à genou, dans l'humilité et dans un profond respect, en levant les yeux vers le ciel. Car dans l'atmosphère au-dessus de moi, je ressens la présence d'une nuée de témoins invisibles qui éclipsent les quelque 700 000 Nigériens qui n'attendent que mes premières paroles. Une multitude innombrable, une nuée céleste de témoins qui me portent sur leurs épaules. Et de cette foule immense sort un homme,

un évangéliste allemand qui m'a précédé. Je le connais de réputation. Sa vie fut semée dans la faiblesse, certains diraient même dans la défaite. Pourtant ce soir, chaque âme qui naîtra dans le Royaume sera aussi le fruit de son ministère. Les paroles mêmes qui sortiront de ma bouche viendront du flot de son cœur.

Maintenant, je peux commencer.

avant-première

Chapitre 2

EN COMMENÇANT LE RÉCIT de l'œuvre de Dieu dans ma vie, je suis submergé par plusieurs options merveilleuses, trop nombreuses pour que je les ignore. Mais je dois concentrer ma recherche et ne penser qu'aux origines. Non pas à son appel et aux directions qu'il m'a souvent données en cours de route. Ni au chemin qui me mena en Afrique et à une moisson d'âmes qui dépasse mes rêves les plus fous. Non, je tourne mes regards premièrement vers Ostpreussen, vers une époque et un lieu qui ne sont plus.

En examinant ces choses, un poids mystérieux se fait sentir près de mon cœur. *Je me demande quel est ce poids ?* Soudain, je sais. Je sais, c'est tout. Il s'agit de la dette que j'ai envers un homme qui mourut des années avant ma naissance.

Il aurait été si facile pour moi de l'oublier. Il est inconnu. Sa vie et son ministère ne sont pas commémorés. Si je reste silencieux, personne ne pensera à lui, ni ne fera le rapprochement avec moi. Mais je sais. Et je ne dois pas taire son histoire. Chaque fois que je mets les pieds sur une estrade et que je contemple cet océan de visages avides d'entendre l'Évangile, je sens son regard sur moi depuis le Ciel. Je ne serais pas en feu pour l'Évangile aujourd'hui si ce frère oublié n'avait apporté la flamme à la famille Bonnke des années plus tôt.



LUDWIG GRAF

J'examine le poids que je ressens et j'imagine qu'il doit être comme la dette d'un grand chêne envers le gland dont il a surgi. Ou encore la dette d'un épicéa géant envers la graine qui tomba lentement en terre et mourut pour qu'un jour, il se tienne élancé comme une tour dominant la forêt allemande. Oui, je ressens une telle dette. C'est le poids de la dette que j'ai envers un homme qui s'appelait Luis Graf.

Un jour, alors que j'étais encore un jeune homme, j'étudiai l'arbre généalogique de notre famille. Je découvris alors l'impiété généralisée de notre clan. J'étais

étonné que mon grand-père et mon père aient été des hommes de foi dans un environnement si stérile d'un point de vue spirituel. Je me tournai vers mon père qui était un prédicateur pentecôtiste et je lui demandai : « Comment Dieu a-t-il surgi dans la vie de la famille Bonnke ? »

La réponse de mon père a imprimé une marque indélébile dans ma vie et dans mon ministère. Il m'a raconté l'histoire de Luis Graf, venu dans notre village en 1922, 18 ans avant ma naissance. Luis était un armurier natif d'Allemagne ayant immigré en Amérique dès son jeune âge. Dans son pays d'adoption, il accumula une fortune personnelle à force de travail et de discipline. Après sa retraite, il revint dans sa terre natale avec la puissance du Saint-Esprit, après avoir vécu l'expérience d'un baptême accompagné du parler en langues qui transforma sa vie.

Plus je vieilliss et plus je vois les connexions divines entre Luis et moi, bien que je ne l'aie jamais rencontré. Alors, en m'appêtant à répéter l'histoire racontée par mon père, me permettez-vous d'aller même au-delà de ses propres paroles ? Je vous confierai des détails que j'ai appris que très récemment au sujet de ce serviteur de Dieu.

L'histoire de Luis Graf est plus qu'un récit personnel. Elle fait partie de l'histoire d'un mouvement dont je suis un prédicateur de la deuxième génération. Je veux parler du mouvement pentecôtiste qui commença le jour de la Pentecôte et connut un nouvel embrasement à Los Angeles, dans la rue Asuza, en 1906 pour se répandre dans le monde entier. Aujourd'hui, il s'agit de la plus grande force contemporaine dans la Chrétienté, avec plus de 600 000 000 de membres. Comprendre l'histoire de Luis Graf, c'est pour moi comprendre mieux ce grand mouvement et apercevoir ma place en son sein.

C'est pour cela que j'ai fait plus que d'entreprendre des recherches. Je suis monté à bord d'une machine à remonter le temps. Je suis allé dans une époque révolue et je suis entré dans la peau d'un autre évangéliste, éprouvant ses sentiments et pénétrant ses pensées pour un temps et un lieu qui ne sont pas les miens. J'en ai été récompensé. Je suis parti avec l'idée que certainement, son histoire passerait dans le chat de l'aiguille. Il s'agit du premier fil dans la tapisserie de l'œuvre de Dieu dans ma vie.

Chapitre 3

UN AMONCELLEMENT DE NUAGES parcourt un ciel habillé de gris. Le printemps commence tout juste en cette année 1922, mais l'hiver n'est pas encore prêt à relâcher sa longue emprise sur cette partie est de la Prusse. Un tout nouveau modèle de Mercedes ralentit le long du chemin au milieu de la forêt. Le moteur ronronne à la cadence d'une batterie de tambours militaires. De la boue éclabousse les chromes rutilants du véhicule lorsqu'il passe près des arbres.

La voiture fait irruption dans une grande clairière. Au milieu d'un champ labouré en profondeur, un fermier se tourne pour regarder. Appuyé sur sa houe, il porte un bonnet de laine et son col est remonté pour se protéger du vent. L'expression de son visage est sévère et hostile.

Dans cette enclave allemande sur la Mer Baltique, une automobile est un spectacle rare, juste après la fin de la Première Guerre mondiale. Les armées russes ont détruit les routes, les usines et les villes, avant d'être repoussées par l'armée prussienne. La Grande Guerre et l'inflation qui l'a suivie ont non seulement réduit les comptes bancaires des Allemands, mais ont aussi abattu leur âme. Plus de 3 000 000 parmi l'élite allemande ont péri en quatre années de conflit. Les blessures laissées par la guerre sont encore à vif.

Le conducteur de la Mercedes, sous sa casquette d'aviateur qu'il porte fièrement et derrière ses lunettes de protection, sait bien tout cela. Il est américain, mais natif d'Allemagne, il est revenu dans son pays d'origine après la guerre. Il comprend que ce pauvre paysan n'a rien en commun avec quelqu'un qui se permet de se déplacer à bord d'une berline luxueuse.

Pourtant, alors qu'il parcourt d'un bout à l'autre ce pays dévasté, le cœur de cet homme est touché par le peuple allemand. Il fait un signe amical à ce fermier, espérant au moins transmettre un sentiment cordial. Mais l'homme tourne le dos et reprend son ouvrage comme s'il venait de recevoir une insulte.

Le conducteur fixe à nouveau son attention sur la route. Elle disparaît de l'autre côté d'une crête devant lui, tout au bout de la clairière. Il voit apparaître à l'horizon de grands bras tournoyant dans l'air. Quand sa voiture atteint le sommet de la crête, il aperçoit les ailes en mouvement d'un grand moulin cherchant à puiser l'énergie du vent. La minoterie est accompagnée d'une grande boulangerie ornée d'une cheminée d'où s'élève un long panache de fumée blanche.

L'homme dans la voiture en a l'eau à la bouche. Il est encore à au moins un kilomètre, mais dans son imagination, il peut déjà goûter aux tourtes, aux strudels et aux pains sortis directement du four. Il pourrait aussi s'arrêter pour faire le plein de bretzels salés pour la route. Il garde des souvenirs de son enfance de ces pâtisseries tressées consciencieusement en trois brins représentant le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Il se dit dans un soupir : *Je ne suis plus en Amérique. Je suis dans un pays où la religion a détourné les Écritures pour en faire des bretzels.*

Il peut discerner maintenant un petit village composé d'une douzaine de bâtisses environ. Elles sont alignées des deux côtés de la route après la boulangerie, là où la forêt longe la clairière. Il s'imagine que ce village accueillera volontiers un voyageur égaré et frigorifié. Il pense à un bon feu. Peut-être pourra-t-il même obtenir de dormir dans un lit cette nuit en échange d'un peu d'argent. Le jour commence à baisser.

Il ralentit et s'arrête près de la porte de la boulangerie, tire le frein à main et coupe le moteur. Une odeur de pain frais vient immédiatement envahir ses narines. Il retire ses gants et ouvre la portière de son automobile. En sortant, il retire ses lunettes et sa casquette en cuir. Il reste un moment debout pour brosser les éclaboussures de boue sur son menton et sur ses joues.

De grosses gouttes de boue tombent des rayons en bois de la voiture et des pneumatiques. Les élégants garde-boue de la Mercedes dépassent de la carrosserie comme les ailes d'un cygne en plein vol. Mais le cygne est resté cloué au sol sur les routes primitives de Prusse orientale.

Quelques villageois sortent de leurs maisons par curiosité. Ils observent le nouveau venu et son véhicule. Il porte un manteau en cuir molletonné ainsi qu'un pantalon et des bottes également en cuir. Son allure est distinguée. Il est rasé

de près, ses cheveux sont gris malgré quelques mèches qui s'obstinent à rester brunes. Il doit avoir entre cinquante et soixante ans.

Un homme entièrement chauve et pourvu d'une moustache en forme de guidon de vélo sort alors de la boulangerie en essuyant ses mains dans un torchon. Il observe l'homme qui vient d'arriver et qui a maintenant retiré son écharpe et l'utilise pour essuyer la boue collée sur la portière de sa voiture. Soudain, une inscription écrite à la main sur la surface en métal apparaît. On peut y lire : *Jésus revient bientôt. Es-tu prêt ?* Le conducteur se retourne, remarquant la présence du boulanger pour la première fois.

« Bonjour, Monsieur, » dit-il en tendant sa main avec un grand sourire. « Je m'appelle Luis Graf, je suis un serviteur de Dieu. »

Le boulanger essuie lentement ses mains dans son torchon avant de saisir la main de Luis. Il parle sur un ton très prudent.

« Je m'appelle Gerhard, et nous sommes tous luthériens ici. »

« Les luthériens ont aussi besoin de Jésus. J'ai été baptisé moi-même luthérien, mais depuis j'ai rencontré le Seigneur et reçu la deuxième Pentecôte. Avez-vous reçu la deuxième Pentecôte ? »

L'homme secoue la tête. Il n'a aucune raison de connaître une telle chose.

« Eh bien, il faut que je vous parle de cela, car il n'y a rien de plus important aujourd'hui, mon ami. Mais d'abord ... J'étais en route vers Königsberg et apparemment, je me suis perdu. Pouvez-vous m'indiquer dans quel village je me trouve ? »

« Ici, c'est Trunz. »

« Trunz ? Cela ne me dit rien du tout. » Il glousse avec bonhomie. « Je me suis égaré plus que je ne le pensais. Mais cela ne fait rien. Je suis sûr que le Seigneur m'a conduit ici pour y prêcher l'Évangile. Alléluia ! »

« Je vous ai dit que nous étions luthériens », répond froidement l'autre homme.

Entre-temps, un jeune homme en bicyclette est arrivé et il inspecte avec curiosité et admiration la belle Mercedes. Luis ressent tout d'un coup une excitation particulière dans sa poitrine. Il sent souvent cette vibration quand le Saint-Esprit parle à son cœur. Une douce voix tranquille lui dit que bientôt, des liens vont être brisés dans ce lieu. Il hoche la tête à l'attention du boulanger.

« Je vois bien que ma prédication devra attendre le moment où vous serez prêt à l'entendre. Nous sommes dans les derniers jours, Gerhard. Malheur à moi si je ne prêche pas l'Évangile de Jésus Christ. Dites-moi, y a-t-il quelqu'un de malade dans ce village ? »

« Malade ? Vous êtes aussi médecin ? »

« Non, je suis un prédicateur. Mais je représente le Grand Médecin. Permettez-moi de vous poser une question, Gerhard. Si je prie pour une personne malade et que vous la voyiez être guérie, croirez-vous que j'ai été envoyé ici pour y prêcher l'Évangile ? Serez-vous d'accord de m'écouter ? »

Lentement, le boulanger sourit et hoche la tête.

« Oui, oui. J'écouterai. » Le boulanger savait une chose que Luis ne pouvait qu'ignorer. Tout le monde dans le village de Trunz savait qu'il y avait quelqu'un de terriblement malade. Et Gerhard souriait, car cet Américain naïf était sur le point de quitter le village sur une cuisante défaite. Jamais il n'aurait à écouter son sermon.

« En fait, il y a bien un malade ici, finit-il par dire. Quelqu'un de très malade. Écoutez. »

Il pointa son doigt vers le village et mit sa main derrière son oreille pour faciliter son ouïe.

Luis en fit autant. Il n'entendit rien sur le coup, si ce n'est le souffle du vent faisant tourner les ailes du moulin au-dessus de lui. Mais après quelques instants, il entendit.

« AaaaaAAAAArrgh !!! »

Un frisson parcourut son corps. Le cri venait du fin fond du village. Un cri qu'il aurait plutôt imaginé pendant une nuit sans lune dans une forêt obscure. Peut-être un son d'origine démoniaque.

Son instinct l'aurait poussé à remonter immédiatement dans sa voiture et à rouler très vite vers un autre village. Mais il tint bon, réprimant cette poussée de lâcheté spirituelle. Le cri ne pouvait venir que d'une voix humaine. Un homme malade. Un homme souffrant comme s'il se trouvait entre les mains d'un bourreau.

« Qui est-ce ? »

« Il s'appelle August Bonnke, répondit Gerhard tranquillement. C'est le *Müllermeister* ici. Il possède le moulin et la boulangerie et c'est le maire du village. Un grand homme qui a été frappé d'une terrible maladie. La goutte ou le rhumatisme, ou quelque chose comme cela. Personne ne sait exactement. Cela fait des années qu'il souffre et les médecins ne peuvent rien pour lui. Il crie de douleur nuit et jour. »

« AaaaaAAAAArrgh ! »

Le cri terrible retentit à nouveau, mais cette fois-ci, Luis ne le perçut pas seulement par son ouïe, mais aussi par sa compassion. La souffrance, le désespoir et la colère de cet homme dans cette maison à l'autre bout du village étaient traduits dans son cœur par le Saint-Esprit. C'était une âme prisonnière de Satan. Une âme pour laquelle Christ était mort afin de la libérer. C'était un cri désespéré vers Dieu pour qu'il intervienne. Le genre de cri qui ne peut être retenu, ni par orgueil, ni par stoïcisme, ni par la force de caractère allemande. C'est le genre de cri que Dieu ne repousse jamais. Luis comprit immédiatement

que Dieu avait organisé ce détour et qu'il s'était perdu sur la route de Königsberg à cause d'un rendez-vous divin à Trunz.

« J'aimerais beaucoup pouvoir prier pour M. Bonnke, » dit Luis. « Pensez-vous qu'il m'autoriserait à le faire ? »

Le boulanger se tourna en haussant les épaules et appela le jeune homme qui était toujours là, captivé par l'automobile. « Hermann, viens ici ! »

Le jeune homme ramassa sa bicyclette et marcha vers les deux hommes.

« Oui, Gerhard. »

« Hermann, va dire à ton père qu'un prédicateur est venu pour prier pour lui. »

Hermann regardait les deux hommes sans comprendre. Le boulanger se tourna à nouveau vers Luis.

« Quel genre de prédicateur doit-on lui annoncer, Révérend Graf ? Luthérien ? Catholique ? Évangélique ? »

Luis réfléchit quelques instants.

« Avez-vous entendu parler de la rue Azusa ? Du réveil en Amérique ? À Los Angeles ? »

Gerhard et le jeune homme secouèrent la tête. Ils n'avaient jamais rien entendu à ce sujet.

« Cela n'a pas d'importance. Dites à Monsieur Bonnke que je suis un homme rempli du Saint-Esprit. Quand je vais prier pour lui, ce ne sera pas comme lorsqu'un prêtre prie. Je vais prier dans la puissance du Saint-Esprit et il sera guéri. Dites-lui cela. »

Le boulanger se tourna vers le jeune Hermann et lui fit comprendre d'un signe de tête qu'il devait aller dire ces choses à son père. Hermann monta sur son vélo et se dirigea rapidement vers la dernière maison, à l'autre bout du village.

CE JEUNE HOMME, Hermann Bonnke, était mon père. Il avait tout juste 17 ans à ce moment-là. L'homme malade, August Bonnke, était mon grand-père.

Le clan des Bonnke vivait dans une région isolée d'Allemagne appelée *Ostpreussen*, ou Prusse orientale. Cette enclave avait été créée par un traité international à la fin de la Première Guerre mondiale. Coupée artificiellement du reste de l'Allemagne, elle faisait face aux États baltes et à l'empire russe à l'est. Il y avait aussi à la frontière occidentale quelque chose qui s'appelait « le couloir polonais » qui partait de la Pologne moderne jusqu'à la ville portuaire de Dantzig sur la mer baltique. Aujourd'hui, Ostpreussen n'existe plus. Après la Deuxième Guerre mondiale, tous les Allemands de cette région subirent une purification ethnique.

Cependant, dans cette région forestière isolée, froide et humide, au début du printemps de 1922, la flamme du Saint-Esprit fut transmise. Luis Graf portait ce feu, le feu de la Pentecôte qui allait consumer ma vie.

avant-première

Chapitre 4

LUIS GRAF ENTRA DANS LA MAISON d'August Bonnke comme une lumière éclatante dans une caverne obscure. Les toiles d'araignée du doute religieux furent balayées quand il s'approcha du lit sur lequel se tordait de douleur le *Müllermeister*, « l'homme le plus considéré du village. » Il proclama la liberté pour les opprimés, la guérison pour les malades et le salut pour les pécheurs démunis et ignorants – luthérien ou autre.

Il annonça que le Saint-Esprit avait été envoyé pour démontrer la puissance de Dieu qui pouvait faire toutes choses nouvelles. Les guérisons divines étaient des signes et des prodiges qui confirmaient la prédication de l'Évangile. Il prit l'homme malade par la main et lui ordonna de se lever et d'être guéri au nom de Jésus.

August ressentit une décharge de la puissance céleste parcourir tout son corps. Il sauta du lit et se tint debout, tremblant comme un criminel dont les murs de la prison se seraient soudainement écroulés tout autour de lui. Il observa ses bras et ses jambes comme si des chaînes de fer venaient de se détacher de ses membres. Ses articulations, longtemps enflées et enflammées, redevinrent souples comme dans sa jeunesse. Sa femme, Marie, qui s'était tenue à son chevet pendant des années, éclata en sanglots.

Il entreprit de marcher, puis il se mit à courir, puis à sauter, puis à crier. Il prit sa femme dans ses bras et l'embrassa, laissant les larmes coulées librement sur ses joues. Quelques instants auparavant, il n'aurait pas pu supporter le moindre contact sur sa peau. Il était libre de toutes douleurs. Il était vraiment libre. Il pouvait jouir à nouveau de la vie. Et c'est ce qu'il fit ! Une vie nouvelle avec une santé et une vigueur renouvelées avait été accordée à un homme condamné aux tourments et à la souffrance à cause de cette maladie. August Bonnke ne fut plus jamais le même jusqu'à sa mort et il ne manqua jamais de témoigner de ce que Dieu avait fait pour lui ce jour-là à Trunz.

EN 1922, LUIS GRAF NE VIT PAS LA GRANDE MOISSON qu'il espérait après l'extraordinaire guérison d'August Bonnke. L'Allemagne était une terre dure spirituellement. Seulement deux personnes acceptèrent Christ comme Sauveur ce jour-là : August et sa femme reconnaissante, Marie. Luis les conduisit dans la prière de repentance. Puis, il leur imposa les mains et ils reçurent le don du Saint-Esprit accompagné du parler en langues. La flamme de la Pentecôte fut bien transmise.

Deux ans plus tard, Luis fut invité à revenir pour tenir des réunions dans l'assemblée pentecôtiste locale près de Königsberg. Mes grands-parents firent fidèlement le trajet depuis Trunz pour assister aux réunions qui se prolongèrent pendant quatre mois. L'auditoire dépassa la capacité d'accueil du bâtiment de l'église. Une salle municipale contenant 800 places fut louée. Elle fut bientôt abandonnée au profit d'une écurie sur un champ de foire pouvant accueillir 2 000 personnes. En tout, 4 000 personnes furent sauvées au cours de ces réunions à Königsberg. C'était une moisson d'âmes inhabituelle pour cette époque.

Hermann Dittert, un ami de longue date de notre famille, qui assista à ces réunions avec mes grands-parents, écrivit plus tard : « Luis Graf était pour l'évangélisation comme une tondeuse à gazon. »

J'ai découvert cette citation que très récemment, et il était pour moi fascinant de comparer cette description du ministère de Luis Graf comme étant une « tondeuse à gazon » et celle que j'ai commencée à utiliser quand nos campagnes en Afrique, devenues trop importantes, ne pouvaient plus tenir dans aucun stade. Avec des rencontres en plein air et uniquement des places debout, nous avons commencé à voir des foules qui dépassaient 100 000 personnes. En quelques années, nous avons commencé à compter les conversions par millions. J'ai eu le sentiment qu'un changement radical avait eu lieu et j'ai déclaré : « Nous sommes entrés dans l'ère de la moissonneuse-batteuse. »

Je réfléchis à la différence existant entre une tondeuse à gazon et une moissonneuse-batteuse. Je pense qu'elle illustre bien la différence entre l'époque de Luis Graf et celle de Reinhard Bonnke. Dans les années 1920, la tondeuse à gazon devenait un outil répandu. Au cours des décennies qui ont suivi, la

moissonneuse-batteuse fut inventée pour l'agriculture intensive que nous connaissons encore aujourd'hui. Ces deux symboles montrent également une différence d'horizon pour la foi. Dans les années 20, les pentecôtistes en Allemagne étaient tellement marginalisés des courants principaux de la vie religieuse qu'ils n'osaient voir le champ d'évangélisation que comme une pelouse à tondre. Aujourd'hui, mon équipe ose voir un continent entier venir à Christ.

Une grande route s'est construite qui poursuit le chemin que les pionniers ont tracé. La piste spirituelle ouverte par Luis Graf à Trunz a posé un modèle pour ma vie et pour mon ministère, juste une génération plus tard. De plus, cette assemblée de chrétiens pentecôtistes à Königsberg fut le sol fertile sur lequel la foi de mes grands-parents, et plus tard celle de mes parents, Hermann et Meta Bonnke, s'épanouit.

Deux années après les réunions de Königsberg, à l'âge de 65 ans, Luis sentit dans son cœur qu'il devait se retirer du ministère public. La durée de son œuvre d'évangélisation fut relativement courte. Presque quatre ans.

Pour moi, cela demeure un mystère. Je ne peux pas m'identifier à une telle décision. Je fête mes 50 ans de ministère actif et ma passion pour prêcher l'Évangile est plus forte que jamais. Je ne peux pas imaginer prendre ma retraite. Mais en 1926, Luis Graf prit cette décision et la tondeuse à gazon devint silencieuse.



Hermann & Meta, fiancés en 1932

Neuf ans plus tard, Adolf Hitler arrivait au pouvoir au milieu du chaos économique et politique dans lequel se trouvait l'Allemagne. Alors que le monde se précipitait vers la Deuxième Guerre mondiale et l'Holocauste, Luis passait de ce monde à l'éternité à l'âge de 74 ans.

avant-première

DEUXIÈME PARTIE

HORS D'ALLEMAGNE

*Maintenant, je vais m'endormir.
Je prie que le Seigneur garde mon âme.
Et si je devais mourir avant mon réveil, je prie :*

*Seigneur,
garde Maman et Papa,
mes frères, ma petite sœur, Felicitas.
Et protège moi aussi. Amen.*

avant-première

avant-première

Chapitre 5

LA PAIX ET LA SÉCURITÉ et puis soudain, la destruction. Stablack 1945, Prusse orientale. La Deuxième Guerre mondiale touchait à sa fin et les armées d'Hitler commençaient à vaciller.

Des bruits d'explosions, d'artillerie, d'obus et le vrombissement des avions russes déchirèrent la quiétude de mon enfance. Je ne comprenais pas ce qui avait tout d'un coup changé. Je courais pour regarder par les fenêtres. Des incendies illuminaient la nuit. Dans mon esprit de petit garçon de cinq ans, ils n'étaient pas différents des braises lumineuses dans le feu de la cheminée. Pas plus dangereux que la flamme d'une bougie dans un lampion. La lumière des projecteurs balayait la nuit et des balles traçantes volaient dans le ciel autour de silhouettes ailées.

Ma mère, Meta, rassembla ses six enfants autour d'elle et se mit à prier. Nous nous sommes blottis les uns contre les autres, Martin, l'aîné, âgé de onze ans, Gerhard, neuf ans, les jumeaux – Jürgen et Peter – six ans et moi. Maman tenait sur ses genoux la petite dernière, Felicitas, qui n'avait pas encore trois ans.



La famille Bonnke en 1941

Tout d'un coup, la porte s'ouvrit. Un soldat apparut. C'était un fantassin envoyé par mon père, Hermann Bonnke, officier dans la Wehrmacht.

« Pourquoi êtes-vous encore là, Meta ? » cria-t-il. « Il est peut-être trop tard. Hermann a dit que vous deviez prendre les enfants et fuir ! Fuyez maintenant ! Allez-y ! »

Maman s'assit sur le tabouret de son précieux harmonium, ses bras autour de nous. Elle savait bien qu'elle avait attendu trop longtemps. Jour après jour, elle

avait tellement voulu revoir son mari. Elle ne voulait pas abandonner le nid douillet et sûr qu'ils avaient bâti ensemble dans le camp militaire de Stablack. Elle ne voulait tout simplement pas admettre que la fin fût si proche pour l'Allemagne. Espérant contre toute espérance, elle était restée en dépit de la menace qui augmentait chaque jour. Mais le moment était arrivé !

« Oui, dis à Hermann que nous partons, » dit-elle au soldat.

Il se tourna et disparut dans la nuit, laissant la porte entrebâillée.

« Cher Jésus, garde-nous ! » soupira Maman.

PLUSIEURS SEMAINES PLUS TÔT, en murmurant pour que les enfants ne puissent entendre, Hermann avait dit à sa femme que la guerre était perdue. « La Deuxième Guerre mondiale va se finir d'une manière aussi horrible que la Première pour l'Allemagne. Les Alliés nous envahissent à l'ouest. Et ici, à l'est, Stablack est encerclé. Nous ferons front une dernière fois, mais la Russie a constitué une puissance de frappe impressionnante, et ils finiront par nous vaincre. Nous ne savons pas quand ils commenceront leur attaque, mais cela peut arriver à tout moment. »

Il lui dit ensuite qu'il devait rester avec les troupes et qu'il ne pourrait certainement pas rentrer à la maison pour la voir avant que ce soit la fin. L'armée allait faire front une dernière fois pour permettre aux réfugiés de fuir. Quand tout sera perdu, il recevra l'ordre de battre en retraite pour se rendre aux Anglais ou aux Français à l'ouest, plutôt que de tomber aux mains des Soviétiques que les Allemands détestaient.

Il lui donna des instructions : Coudre des sacs à dos pour les enfants qu'ils utiliseront pour porter de la nourriture et des vêtements. Il fallait faire les bagages maintenant et être prêts à partir à tout moment. Le printemps commençait à peine et nous aurions à endurer des températures encore froides, souvent en dessous de zéro, la nuit comme le jour.

« Tu dois prendre la route de Königsberg, puis tourner vers le sud. La route de Danzig est coupée. Tu devras traverser le Haff. C'est la seule solution. »

Le Haff était une baie gelée sur les côtes baltiques. Même si nous étions au mois de février à ce moment-là, les réfugiés désespérés traversèrent les glaces en train de fondre pour rejoindre Danzig.

Les parents de Maman, Ernst et Minna Scheffler, avaient déménagé à Danzig tout juste après le début de la guerre. C'était une enclave allemande en Pologne, sur la frontière sud-ouest de la Prusse orientale, possédant un port à l'abri des glaces donnant un accès à la Mer Baltique.

Hermann savait que le haut commandement allemand avait lancé une opération de sauvetage dont le nom de code était *Hannibal*.¹ Les militaires importants et des civils étaient évacués de Danzig. Le tout nouveau bateau allemand, *Wilhelm Gustloff*, était amarré au port, prêt à partir pour la ville allemande de Kiel.

« Ce sera ta meilleure chance, dit-il. Si tu peux atteindre Danzig, ton père pourra te réserver des places pour le voyage. »

Avant de partir ce matin-là, il prit les mains de Meta dans les siennes et ensemble, ils prièrent pour notre protection. Souvent quand ils priaient, on pouvait entendre mon père prier en langues, répandant son cœur devant Dieu dans ces temps désespérés. Puis ils s'étreignirent pour se dire un au revoir déchirant. Maman savait que nous voyions peut-être mon père vivant pour la dernière fois.

MAMAN N'AVAIT PAS CONFECTIONNÉ DES SACS à dos uniquement pour ses garçons, mais pour tous les enfants du quartier. Quand l'assaut final des Russes commença, juste après l'avertissement donné par le soldat, elle appela rapidement les voisins pour qu'ils viennent avec nous. Le temps était venu de s'équiper pour endurer un long voyage jusqu'à la maison de Grand-père et Grand-mère à Danzig, nous dit-elle.

Comme la plupart des Allemands, nous ne possédions pas de voitures. Nous devons aller jusqu'à la route pour essayer de trouver une carriole de fermier pour nous emmener. Notre petit groupe de réfugiés était composé de onze

enfants et de deux mères. Il faisait encore nuit noire. Nous n'imaginions pas combien ces mamans étaient terrorisées. Pour nous, petits garçons, tout cela avait le parfum de l'aventure, une promenade dans une charrette à foin.

Une fois dehors, nous nous sommes hâtés d'atteindre la route principale. Là, nous nous sommes rendu compte que bien d'autres charrettes, de camions militaires et des milliers de personnes à pieds, occupaient la chaussée et se dirigeaient vers l'ouest, vers Königsberg. Nous nous joignîmes aux flots. Felicitas fut vite fatiguée et se mit à pleurer. Maman l'enveloppa dans une couverture pour la porter. Dans les ténèbres, nous n'arrivions pas à trouver une charrette avec assez de place pour les onze personnes de notre groupe. Nous avons continué à marcher jusqu'à l'aube.

Nous avons vite compris que ce voyage n'avait rien à voir avec une promenade dans une charrette à foin. Tous ceux qui nous entouraient ne parlaient que d'atrocités. Les chars russes arrivaient par la route derrière nous, et ils écrasaient les gens. Des soldats tiraient sur les femmes et les enfants.

« Et ceux-là sont les plus chanceux, » dit un vieux paysan d'un air menaçant, secouant la tête alors que nous pressions le pas. Nous entendîmes le rugissement d'un moteur derrière nous. Maman cria pour nous ordonner de courir dans le fossé. Tout le monde s'éparpillait, fuyant la route.

Ce n'était pas un char russe, mais un camion militaire passant à toute allure. Un camion rempli de soldats allemands revenant du front. Ils fuyaient pour sauver leur vie, nous laissant nous débrouiller tout seul.

« Où sont les Russes ? » cria un réfugié au passage du camion.

« Ils ont pris Stablack ! répondit un soldat. Fuyez dans la forêt ! Cachez-vous ! »

« Nous ne pouvons pas emmener ces enfants dans la forêt, » dit ma mère, en regardant le visage effrayé de notre voisine et amie. « Une charrette de paysan ne pourra jamais rivaliser avec la vitesse d'un char d'assaut. Qu'allons-nous faire ? »

Un autre camion passa, puis un autre encore. Ma mère s'en voulait de ne pas être partie plus tôt. Elle comprenait à présent qu'elle nous avait mis en danger en attendant jusqu'à la dernière limite. Le chaos régnait. Le fait que nous puissions être écrasés par les chars russes ou que l'on nous tire dessus occupait son esprit désespéré.

« Le prochain camion allemand s'arrêtera pour nos enfants, » dit Maman d'un air résolu. « Ils verront bien que je suis une mère allemande. Ils auront pitié. »

Quand le camion suivant s'approcha, ma mère se tient au bord de la route pour faire signe au chauffeur. Le véhicule fit une embardée pour poursuivre sa route. Maman sauta devant lui, et il dérapa dans la boue pour s'immobiliser. Le conducteur jura avec colère.

« Nous avons des enfants ! Vous devez nous emmener ! » cria-t-elle.

« *Frau*, ce camion est déjà surchargé. Je ne peux pas m'arrêter. »

Sur ces mots, il remit son engin en marche et nous laissa sur le bord de la route, blottis les uns contre les autres.

« Il y aura bien quelqu'un qui s'arrêtera, dit Maman avec détermination. Seigneur Jésus, touche le cœur de ces hommes pour qu'ils nous emmènent en lieu sûr. »

Elle tenta d'arrêter le suivant, puis celui d'après. Ils ne ralentirent même pas dans leur course aveugle pour avoir la vie sauve. La boue qui jaillissait sous les roues à cause de leur vitesse nous éclaboussait.

En poursuivant notre marche, Maman échafauda un nouveau stratagème. Cette fois, notre voisine allait se tenir à distance avec les enfants. Nous allions rester à quinze pas derrière Maman. Si elle arrivait à stopper un camion pour parler au chauffeur, notre voisine n'attendrait pas sa réponse. Elle commencerait à charger les enfants les uns après les autres à l'arrière du camion. Nous allions atterrir comme des sacs de pommes de terre au milieu des soldats. Enfin, les

femmes suppliaient ces hommes de faire une place pour les mères des petits, comptant sur le fait qu'ils ne voudront pas s'occuper eux-mêmes des enfants.

Le plan fonctionna. Une fois à bord, les soldats nous firent de la place là où il n'y en avait pas l'instant d'avant. Ils étaient tous debout, mais ils se serrèrent pour faire un petit cercle au milieu pour nous. Finalement, ils hissèrent aussi les mères et les placèrent sur le sol du camion, juste derrière nous.

Le camion fit rugir son moteur et poursuivit son chemin vers le Haff. Maman sanglotait et nous serrait dans ses bras, ne cessant de remercier les soldats de nous avoir aidés. Mais ils refusaient de la regarder. Le fier militaire prussien avait été incapable de protéger sa patrie. Tout était perdu, et maintenant, c'était chacun pour soi. Leurs yeux scrutaient l'horizon à la recherche du moindre signe de la présence des troupes russes.

Peu de temps après, les hommes se mirent à crier et à taper du poing pour avertir le chauffeur dans sa cabine. Quelqu'un avait repéré un avion en approche. Le camion fit une embardée et s'immobilisa. Les soldats s'agitaient comme une armée de fourmis et une fois au sol, ils se précipitèrent vers un bosquet pour se mettre à couvert.

Maman prit ses garçons et Felicitas dans ses bras. L'avion descendit en piqué vers le camion et remonta aussitôt dans le ciel pour se mettre en position pour un bombardement. Nous n'eûmes pas le temps de sauter du camion et de ratrapper les soldats. Nous étions une cible immobile.

Maman nous rassembla comme une poule rassemble ses poussins. Elle se coucha sur nous, nous couvrant de son manteau et se mit à prier.

« Père céleste, protège ces enfants. Donne-nous tes anges pour boucliers. Qu'aucune arme ne nous atteigne. Nous sommes tes enfants, Seigneur. Garde-nous, au nom de Jésus. »

Elle continua à prier quand le bourdonnement des obus à balles ne cessait d'augmenter et de se rapprocher de nous plus rapidement que la vitesse du son.

Il fut immédiatement suivi par le rugissement des mitrailleuses couvrant tous les autres bruits et toutes nos pensées.

Le camion sautait et tremblait sous les lourds impacts – *thump ! thump ! thump !* – des bombes frappant le sol en cadence. Des explosions de terre se firent tout autour de nous. L'avion virait déjà vers l'est, d'où il était venu. Nous entendîmes des tirs d'armes légères dans les buissons où s'étaient cachés les soldats. Les vrombissements du moteur de l'avion s'éteignaient. Rien n'avait atteint le camion. Absolument rien.

Nous levâmes les yeux. Maman secoua la terre de son manteau. « Merci Jésus, » murmura-t-elle.

Quand les soldats revinrent dans le camion, ils étaient honteux. Aucun d'eux ne s'était préoccupé de notre sécurité. Ces soldats expérimentés étaient certains, lorsqu'ils s'étaient enfuis pour se mettre à couvert, qu'il n'y aurait plus rien, ni camion, ni occupants, lorsqu'ils allaient revenir. Après cet incident, ils prirent mille précautions à notre égard. Nous étions devenus leur précieuse cargaison.

La nuit tomba à nouveau. Le voyage se poursuivit, jusqu'à la nuit suivante. Au crépuscule, nous nous arrêtâmes dans un endroit boisé près du Haff. Des centaines d'autres familles remplissaient la forêt, chacune autour d'un feu de camp. Les soldats nous portèrent jusque dans les bois et nous dirent de faire un feu. La nuit tombante empêchait de traverser le Haff gelé. L'aviation russe survolait la zone autour de Königsberg pour bombarder les réfugiés dans leur fuite, dirent-ils.

J'étais heureux à l'idée de pouvoir étirer mes jambes. Aller ramasser du bois était bien ce qu'il me fallait. Je commençai à m'éloigner à la recherche de quelques branches de bois mort. Mais les autres familles passées avant nous avaient fait du bon travail. Il n'y avait pas même une brindille. J'allais plus loin dans les bois, inspectant le sol avec application.

Tout d'un coup, je levai les yeux et je n'ayant plus aucune idée de l'endroit où j'étais. Je courus vers le groupe de réfugiés le plus proche. « Avez-vous vu ma Maman ? »

« Non. »

Je courus vers le groupe suivant, puis vers le suivant. De feu en feu, de plus en plus vite. Personne ne me connaissait. Personne ne connaissait ma mère. Que des étrangers !

« Meta est là, » cria une voix.

Je me précipitai. Un homme pointa du doigt une femme que je ne connaissais pas. « Voici Meta. »

« Non, » criai-je en m'enfuyant.

Je venais d'être arraché à ma vie protégée à Stablack. Je me retrouvais plongé dans un monde dangereux et rempli d'étrangers. Toutes les choses qui me rassuraient et me donnaient un sentiment de sécurité avaient disparu en une nuit effrayante. Je me mis à hurler comme une sirène d'alarme.

Une femme vint vers moi et me demanda si elle pouvait m'aider. Entre deux sanglots, je lui expliquai que j'avais cherché du bois pour le feu et que je ne retrouvais plus ma mère. Elle me prit dans ses bras et me porta de groupe en groupe jusqu'au moment où finalement, j'aperçus Maman, scrutant les alentours d'un air inquiet.

Je sautai des bras de la dame et courus vers Meta. Je ne remerciai même pas cette gentille femme. Maman me serra fort dans ses bras. Mon cœur battait si vite d'avoir eu si peur que je ne parvenais pas à me calmer. La coutume de ma mère était de serrer ses enfants dans ses bras une seule fois par année, le jour de leur anniversaire. Ses câlins étaient particulièrement précieux. Dans un sens positif, j'avais réussi à trouver le moyen d'avoir un câlin de plus. Et c'était si bon.

Le matin approchait. Maman et notre voisine firent se coucher leurs onze enfants sur les sacs rassemblés autour du feu. Nous nous sommes endormis en écoutant leurs prières pour que Dieu nous garde sains et saufs dans la traversée sur la glace.

Tout d'un coup, les soldats nous réveillèrent. Ils nous rassemblèrent et nous firent rapidement monter dans le camion. Nous ne comprenions pas encore, mais Dieu avait répondu à nos prières. Alors que nous dévalions la pente vers le Haff, le brouillard forma une épaisse couverture venant de la mer baltique. Nous fûmes bientôt enveloppés d'un voile blanc, circonstances idéales pour traverser. Cette couverture divine allait nous cacher des avions russes, de leurs bombardements et de leurs assauts.

Le camion s'aventura sur la glace. Le chauffeur dut ralentir et faire preuve de prudence, car la saison hivernale touchait à sa fin et des flaques d'eau se formaient au-dessus de la glace. Parfois, nous dérapions, tout près de perdre tout contrôle. D'autres fois, la glace gémissait et craquait sous les poids des roues. Il était bien tard, au mois de février, pour entreprendre cette traversée. Mais le désespoir et ce brouillard venu à point nommé nous poussèrent à nous aventurer sur la glace fragile.

De temps en temps apparaissaient hors du brouillard les larges cercles sur la glace de trous formés par les impacts de bombes. Des corps flottaient à la surface sombre des eaux. Des milliers avaient perdu la vie en essayant de traverser avant nous. Mais nous atteignîmes l'autre bord sain et sauf.

Arrivés à Danzig, nous nous séparâmes de notre voisine et de ses enfants. Bientôt, Meta, entourée de ses six enfants, frappait à la porte de l'appartement de Grand-père et Grand-mère. Ce furent d'émouvantes retrouvailles. La sœur cadette de Maman, Eva, était là aussi. Maman voulut d'abord savoir si des nouvelles de Stablack étaient arrivées, des nouvelles de Papa. Mais personne ne pouvait dire quoi que ce soit. Toute communication avait été rompue.

Danzig subissait des bombardements depuis plusieurs jours. Au fur et à mesure que le temps se levait, ils reprirent et nous vîmes des bâtiments s'enflammer sous les bombes lâchées sans distinction par les avions russes. Nous pouvions apercevoir chaque jour des dizaines de colonnes de fumée s'élever dans le ciel.

C'est alors que nous eûmes connaissance de cette nouvelle affreuse : dès que le brouillard s'était levé, l'aviation russe avait pilonné le Haff, coupant la route

aux milliers d'Allemands restés de l'autre côté, coincés entre Königsberg et Danzig.

« Ô Seigneur, pria Maman, montre un chemin à Hermann pour qu'il puisse passer. Ne le laisse pas dans ce piège. »

« Et Grand-père August et Grand-mère Marie, demanda mon frère Martin. Ils sont toujours à Trunz ? »

« Nous ne savons pas où ils sont, mais nous allons aussi prier pour eux, » répondit Maman.

Grand-père Ernst semblait particulièrement soucieux. Il voulait que nous quittions la ville aussi rapidement que possible pour ne pas tomber entre des mains ennemies. Au début de la guerre, il avait quitté sa ferme et son élevage de moutons près de la frontière lithuanienne pour travailler dans une filature à Danzig. Il voulait absolument rester là jusqu'à la fin, mais Danzig n'était plus un endroit sûr pour sa femme, ses filles et ses petits-enfants. Chaque jour, en dépit des bombardements, il allait sur le port. Il se frayait un chemin au travers de la foule pour trouver des places pour nous sur un navire.

« Et le *Wilhelm Gustloff*? demanda Maman. Hermann avait dit que nous pourrions y être en sécurité pour partir. »

Pendant de longues minutes, Grand-père ne répondit pas. Son visage s'était figé sous un masque de colère contenue. « Il a déjà quitté le port », lâcha-t-il finalement d'une voix rauque.

Maman pensa qu'il était en colère parce que le navire n'avait pas attendu.

Mais sa femme, Minna, savait qu'il y avait une autre raison et elle ne put contenir sa peine très longtemps. Elle éclata en sanglots. « Dis-leur, Ernst. »

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » demanda Maman.

« Un sous-marin russe a coulé le *Wilhelm Gustloff*. »

Soudain, la situation dans laquelle nous étions nous apparut encore plus dangereuse. Nous avions réussi à nous enfuir de Stablack, mais allions-nous pouvoir sortir de Danzig ?

« Y a-t-il eu des rescapés ? »

« Il y avait 10 600 personnes à bord. Près de 9 000 étaient des réfugiés et le reste, des soldats. La plupart d'entre eux ont péri. »

Maman regarda sa mère. « Alors, nous devons prier. Nous allons prier que Dieu dirige Papa pour qu'il trouve le bon bateau pour nous. »

« Je vais chercher un bateau qui ne va pas en Allemagne, » dit Grand-père d'un ton amer. « Un bateau qui ne transporte pas de soldats. »

Maman s'assit en silence pour réfléchir. Dieu était-il à l'origine de notre départ tardif de Stablack ? Même si nous étions sous la menace de l'invasion russe ? Que se serait-il passé si nous étions arrivés à Danzig à temps pour monter à bord du *Wilhelm Gustloff* ? Nous serions tous engloutis sous les flots de la Mer baltique.

Le 17 mars, la ville était toujours sous les bombes. Nous avons quitté notre maison depuis plus d'un mois, et les Russes avaient avancé leurs positions dans tout le pays. Grand-père revint à la maison ce jour-là avec de bonnes nouvelles. Il rentra du port où un vieux charbonnier était rentré à quai. Ayant parlé avec les officiers du navire, il avait obtenu la permission que nous montions à bord pour nous rendre à Copenhague le lendemain matin. Nous allions devoir partir très tôt.

Il avait le sentiment qu'il s'agissait d'un bon projet compte tenu des circonstances. Ce n'était pas un bâtiment militaire. Il pensa aussi que sa destination donnait certaines garanties pour une traversée en sécurité. Le Danemark était le pays qui avait le moins souffert sous l'Occupation allemande. En cette fin de guerre, cela semblait la meilleure option possible.

Ce soir-là, Minna, Eva et Meta jeûnèrent et prièrent. Même si Grand-père Ernst avait fait de son mieux, elles étaient terrifiées. Elles voulaient que Dieu leur parle au sujet de ce voyage sur ce bateau.

Après un certain temps, Minna se leva pour prendre une petite boîte dans son manteau. Elle en ouvrit le couvercle. Elle contenait des centaines de versets bibliques imprimés sur des cartes pour les apprendre par cœur. Elle tendit la boîte à Meta en lui demandant de choisir une carte. Elle croyait que la carte choisie contiendrait une parole du Seigneur pour savoir si elles devaient entreprendre ce voyage ou attendre une meilleure occasion.

Maman tendit la main vers la boîte. Elle saisit une carte et la donna à sa mère.

« Ésaïe 43 : 16, » lut Minna, « Ainsi parle l'Éternel, qui trace une route dans la mer et un sentier dans les eaux puissantes ... »

Elle fut incapable de lire un mot de plus. Maman ne put rien dire non plus pendant de longues minutes. Les trois femmes s'assirent, les yeux remplis de larmes. Le Seigneur avait parlé. C'est lui qui allait être le capitaine de ce voyage.

Elles éclatèrent alors en louange envers Dieu. Elles vinrent toutes nous faire part de leur joie. Nous avons lu la carte à nouveau, et la foi s'éleva dans notre cœur pour ce voyage. La foi que Dieu nous mènerait à bon port.

Le lendemain matin, nous avons fait nos sacs. Nous sommes descendus jusqu'au port. Quand nous sommes arrivés, Grand-père était consterné. Il était évident que d'autres avaient eu la même idée que nous. Des milliers de personnes remplissaient le quai, prêts pour embarquer sur le même navire. Nous étions perdus au milieu de la foule. Le bateau ne pouvait même pas accueillir une petite partie de ceux qui attendaient. Nos cœurs défailirent.

Maman était déterminée, Dieu lui avait parlé. Elle prit ses enfants par la main et entreprit de forcer le passage au milieu de la foule. « Faites de la place pour les enfants, » dit-elle encore et encore, en essayant d'avancer.

Finalement, la pression de la foule devint trop grande. Nous étions à portée de vue de la passerelle, mais dans l'impossibilité d'aller plus loin. Maman avait maintenant peur que l'un d'entre nous soit blessé. Les gens autour de nous étaient dans le désespoir.

Tout d'un coup, quelqu'un se mit à crier et à pointer du doigt le ciel vers l'est. Un avion russe suivait la ligne du quai, mitrailleuses en action, et semblait foncer droit sur nous.

Les gens se mirent à hurler et à s'enfuir. Maman savait que ses enfants risquaient d'être piétinés. Elle nous rassembla et nous ordonna de nous mettre à terre en nous cachant sous nos bagages. Une fois de plus, comme dans le camion militaire, elle nous couvrit et nous abrita sous son corps.

L'air fut à nouveau transpercé par le bruit des obus à balles. Les munitions affamées cherchaient de la chair à détruire.

Une fois l'avion passé, nous étions sains et saufs. Sauf, mais passablement secoués. Mon frère aîné, Martin, se souvient encore aujourd'hui de la terreur de ce moment-là. Il disait qu'il avait été certain de prendre une balle dans le dos. Il en était sûr et eût du mal à croire qu'il était toujours vivant quand tout fut terminé.

Mais aucun de nous ne fut blessé. Inutile de dire que la foule avait sérieusement diminué. Mon frère Gerhard se souvient que Eva, la sœur de Maman, se leva brusquement et se mit à crier après l'officier du bateau qui se tenait près de la passerelle.

« Monsieur, regardez par ici ! Voici une mère et ses six enfants ! Vous devez les accepter à bord maintenant ! »

L'officier lui tourna le dos, faisant mine de ne pas entendre. Mais elle ne s'arrêtait pas. Elle courut aussi près que possible de la passerelle pour réitérer sa demande.

Dans le ciel, le nombre des avions russes s'était multiplié, cherchant des cibles. Nous prîmes nos bagages en nous précipitant à la suite de Maman vers la passerelle. Eva continuait à hurler à l'attention de l'officier qui semblait plus que jamais déterminé à nous ignorer.

Quand soudain, sans prévenir, il se tourna brusquement et ouvrit le passage pour nous laisser embarquer. C'est de cette manière que Dieu nous accorda de la place sur un navire en route vers Copenhague. Nous nous sommes tournés pour dire au revoir à Grand-père d'un signe de la main en escaladant la passerelle sans traîner.

Une fois à bord, on nous rassembla sur le pont inférieur. Très vite, d'autres réfugiés nous rejoignirent. Cet étage inférieur du bateau fut rempli avec le plus de monde possible, dans les limites de ce qui paraissait prudent. Puis, la passerelle fut retirée. Beaucoup de monde restait sur le quai, suppliant pour monter à bord. Mais la sirène retentit et le bateau quitta lentement le port. Notre voyage venait de commencer.

Une fois en pleine mer, les conditions sur le pont se détériorèrent rapidement. Il y avait une forte houle et un grand nombre de personnes avait le mal de mer. Les odeurs de vomi, de matières fécales et d'urine commençaient à envahir l'atmosphère. Au milieu de la nuit, je ne pouvais plus me contenir.

« Maman, s'il te plaît, je dois vraiment aller sur le pont pour faire pipi. »

Maman ne voulait pas me laisser aller tout seul. Elle demanda à Tante Eva de m'accompagner. Eva, très attentionnée, me serra fortement la main. Nous sommes parvenus jusqu'au pont principal, accueillis par l'air froid de la nuit. Je me souviens de l'odeur salée du vent qui me fit du bien après avoir subi la puanteur qui régnait sur le pont inférieur. Après avoir utilisé les latrines, bercé par le roulis du navire, j'ai levé les yeux pour contempler le ciel. Je perçus alors le faible vrombissement d'un avion.

Tout d'un coup, mon cœur sursauta. Sur le pont de ce transport civil, des batteries anti-aériennes avaient été installées et dissimulées sous des bâches.

Ces couvertures furent rapidement enlevées et les armes commencèrent à cracher leurs munitions à destination de l'avion de combat. Tante Eva se mit à crier et s'évertua à m'entraîner vers la trappe ouverte, mais je me défis de son emprise, fasciné par le drame qui se jouait dans le ciel. Avant qu'elle puisse m'attraper à nouveau pour me faire descendre l'échelle de corde, je vis l'avion de combat exploser en vol.

« Regarde ! Regarde ! » criai-je en le pointant du doigt.

Pendant un instant, nous sommes tous les deux restés figés à la vue de cet avion tombant comme une météorite en feu et s'écrasant dans l'obscurité et dans les eaux glacées. Les passagers du bateau se mirent à crier de joie. Il s'agissait d'un avion russe qui était tombé du ciel en flammes.

En me ramenant vers le pont inférieur, Eva remerciait Dieu de nous avoir protégés lors du mitraillage sur le quai de Danzig. Je me souvenais aussi de la peur qui nous avait saisis lorsque les obus et les balles avaient secoué le camion militaire dans lequel nous étions assis sans défense. Peu à peu, la réalité de cette guerre apparaissait de plus en plus concrète dans mon esprit d'enfant âgé de cinq ans.

UN PEU APRÈS MINUIT, nous fûmes réveillés par un impact contre la coque du bateau. Scrutant l'obscurité, nous ne pouvions entendre que le bruit régulier des moteurs qui poursuivait leur rythme. Tous les passagers avaient entendu parler du destin tragique du *Wilhelm Gustloff*. Après quelques minutes, tous furent pris de panique en sentant le bateau basculé fortement sur un côté.

L'équipage se précipita vers les parties inférieures du navire avec des pompes à moteur thermique. Le bateau avait soit heurté une mine ou avait été touché par une torpille. L'eau envahissait le navire en entrant par un trou béant dans la coque. Très vite, le bruit des pompes en marche nous parvint, et l'eau commençait à refluer en dehors du bateau.

Maman nous rassembla autour d'elle. C'était le test suprême de la promesse qu'elle avait reçu de Dieu. Elle se mit à prier, aussitôt accompagnée de Minna

et Eva. Elles rappelaient à Dieu ce qu'il avait lui-même déclaré en promettant de tracer une route dans la mer et un sentier dans les eaux puissantes.

Après plusieurs heures, le bateau se remit d'aplomb. L'équipage expliqua que les pompes avaient commencé à travailler plus vite que le débit d'eau qui entraît et nous permettaient de rester à flot. Lorsque les côtes du Danemark apparurent et que nous fîmes notre entrée dans le port, tout le monde pleurait et criait de joie.

Je contemplai le rivage encore distant sans avoir aucune idée de ce qui nous attendait dans ce lieu. La seule chose que je voulais était de rester tout près de cette femme dont les prières nous avaient conduits en sécurité jusqu'ici, malgré l'effondrement de la Prusse orientale. Bien que je ne puisse pas mettre des mots derrière ce que je ressentais, je voulais connaître le Dieu qu'elle connaissait. Et je voulais le connaître comme elle le connaissait.

avant-première

Chapitre 19

JE FIS UN RÊVE qui changea tout. Je vis une carte de l'Afrique. Pas de l'Afrique du Sud, ni du Lesotho, ni de Johannesburg, mais du continent entier. Dans mon rêve, la carte était tout d'un coup éclaboussée et couverte de sang. J'étais inquiet. Je pensai qu'il s'agissait de l'annonce d'une violence apocalyptique – peut-être une révolution communiste sanglante. Mais l'Esprit me souffla qu'il s'agissait du sang de Jésus. Cette violence affreuse qu'il a subie a fait gicler son sang, il y a 2 000 ans, sur une croix. C'est alors que j'entendis ces paroles : *L'Afrique sera sauvée.*

Quand je me réveillai, j'étais devant un problème. J'avais beaucoup de pensées en tête qui me mettaient mal à l'aise. Avant d'aller me coucher, la veille, j'étais heureux de savoir que 50 000 personnes étaient inscrites à notre cours par correspondance au Lesotho et même en dehors du pays. Après ce rêve, je ne pouvais plus être content de ce résultat. Je suis un Allemand et j'ai eu du mal avec les mathématiques à l'école, mais je pouvais faire certains calculs. Je savais qu'il y avait 478 000 000 personnes sur le continent africain. S'il m'avait fallu cinq ans pour toucher 50 personnes à Maseru, et 50 000 supplémentaires en dehors des murs de mon église par des cours par correspondance, mon rythme était de 10 010 âmes par année. Ce n'était pas mal, mais j'allais devoir vivre au moins 47 752 ans pour voir toute l'Afrique lavée par le sang de Jésus ! Je pensais avoir bien réussi. Mais à la lumière de ce rêve, je me retrouvais bien loin derrière le programme de Dieu.

Je commençai à remettre ce rêve en question. J'avais tout simplement dû manger des bananes avariées. Mais la nuit suivante, le même rêve se répéta. De même que la nuit suivante, et celle d'après. Il n'y avait pas tant de bananes avariées à Maseru ! Après cette quatrième nuit, je dis à ma femme : « Anni, je crois que Dieu essaye de me dire quelque chose. » Il avait obtenu dès lors toute mon attention. Allais-je prendre au sérieux ce qu'il me disait ? Ou allais-je au contraire le rejeter ? Allais-je choisir de croire les mathématiques de Dieu, ou bien les miennes ?

Dieu m'avait conduit à une nouvelle croisée de chemins qui allait définir l'avenir. Peu importe si je n'étais pas capable de le calculer. Peu importe si mes efforts n'avaient été jusque-là qu'une goutte d'eau dans la mer. Dieu avait dit : *L'Afrique sera sauvée*. Allais-je répéter ses paroles ? Allais-je dire par la foi ce que j'avais vu dans mon rêve ? Ou allais-je me murer dans le silence, battre en retraite et devenir un cadavre de plus dans le cimetière des missionnaires ?



Ravi d'être à la radio au Lesotho

Je savais qu'une chose pouvait me tenir silencieux. C'était la crainte de ce que d'autres allaient penser ou dire. Je pouvais déjà entendre leurs critiques : « Qui es-tu pour dire que l'Afrique sera sauvée ? » Il s'agit de la question que Satan aime jeter à la face des serviteurs de Dieu pour les faire taire : « Qui donc crois-tu être ? »

Si je parlais de ce rêve, certains ne manqueraient-ils pas de dire que j'étais motivé par mon ego ? Certainement. Mes paroles allaient-elles mettre des gens mal à l'aise ? Sans nul doute. J'avais le sentiment que ces paroles allaient me distinguer comme la tunique bigarrée de Joseph aux yeux de ses frères remplis de jalousie. Ce serait comme me dessiner une cible sur la poitrine. Mais je me dis si tout cela constituait des raisons de rester silencieux alors que Dieu avait parlé ? Non. Mille fois non !

Ce n'était pas moi qui comptais. C'était Dieu et son appel. Depuis mon enfance, j'avais obéi à sa voix. J'étais une de ses brebis. La Bible nous dit que ses brebis reconnaissent sa voix. Mais certaines s'enseignent à elles-mêmes à l'ignorer. Il les appelle et elles prétendent que cela vient de bananes avariées. Nous ne devrions pas agir ainsi.

Chaque fois que Dieu m'avait parlé, même lorsque j'étais enfant, j'alignais mes pensées à sa Parole, et non le contraire. Dieu m'avait donné le rêve d'une Afrique lavée par le sang. Je commencerai donc d'en parler à cause de Dieu, et non à cause de moi. Tout ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu. Je n'ai donc rien à perdre à lui obéir. Au contraire, j'ai tout à gagner.

Je décidai de dire cette phrase : *L'Afrique sera sauvée*, à chaque fois que j'en aurais l'occasion. Plus que toute autre chose ne l'avait fait jusque-là, ces mots commencèrent à me séparer de mes collègues missionnaires. Ce fut pour moi comme un retour en arrière, dans cette grotte dans le jardin de l'école biblique au Pays de Galles quand, après avoir échoué à l'examen d'homilétique, j'avais reçu du Seigneur mon appel d'évangéliste. Les exigences du Conseil de la Mission avaient peut-être caché à mes yeux la pleine signification de mon appel pendant ces cinq dernières années. Mais je n'étais pas un missionnaire au sens où ils l'entendaient. En me mettant à proclamer la vision partout où j'allais – *L'Afrique sera sauvée* – mon rôle se redéfinissait, à la fois à mes propres yeux, mais aussi aux yeux de mes collègues. Je n'étais plus un missionnaire, mais un missionnaire-évangéliste.

JE CROIS FERMEMENT que c'est Dieu qui opère des miracles pour son peuple. Je crois que les signes qui suivaient Jésus quand il était sur la terre peuvent – et doivent – nous suivre aussi aujourd'hui. Jésus a dit à ses disciples : *Celui qui croit en moi fera aussi les œuvres que je fais, et il en fera de plus grandes, parce que je m'en vais au Père.*⁴⁹ Mais je ne voyais pas de miracles à Maseru et j'en étais déprimé. Je disais souvent à Anni à cette époque : « Mon église est une zone sans miracle. Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Quels que soient mes efforts, mes prières ou mes jeûnes, la situation ne s'améliorait pas. Au bout d'un moment, je commençai à rendre les gens responsables en accusant leur manque de foi. Si seulement ils avaient la foi, pensais-je, ils verraient les mêmes miracles que ceux du livre des Actes. Dieu avait une œuvre à faire dans mon cœur et il utilisa d'abord Richard Ngidi pour m'ouvrir les yeux.

Richard était un évangéliste zoulou très connu dans les églises de l'AFM de toute l'Afrique du Sud. Après avoir prêché, il priait individuellement pour les gens et la puissance de Dieu se manifestait toujours de manière miraculeuse. Les boiteux marchaient, les aveugles voyaient, les cancers disparaissaient. Si vous vouliez voir la puissance de Dieu en action, organiser des réunions avec Richard Ngidi était la bonne chose à faire. Je l'avais déjà rencontré au cours des conférences missionnaires de l'AFM en Afrique du Sud. Un jour, je l'invitai dans mon église à Maseru. Il accepta mon invitation, et intérieurement, j'étais

désolé pour lui. J'imaginai que les membres dépourvus de foi de mon église sans miracle allaient ruiner sa réputation.

Ce fut tout le contraire. Quand il vint à Maseru, je vis la puissance de Dieu comme jamais auparavant. L'aveugle vit, le paralytique marcha



Richard Ngidi et moi

et les maladies disparurent. Richard Ngidi faisait confiance à Dieu, quelle que soit la situation qu'il rencontrait. Il était rempli d'audace devant les plus grands problèmes et il avait ce que j'appelle une foi téméraire. De sa voix forte et profonde et avec une attitude remplie de confiance, il ordonnait aux maladies de quitter le peuple de Dieu. Ce fut comme si des œillères tombaient de mes yeux en l'observant. J'en étais presque en état de choc.

Je dis à Anni : « Quand Dieu parle, nous n'avons pas à poser de questions, mais à obéir à sa voix. Sa Parole surpasse toute autre chose. Je m'en aperçois maintenant ! Je peux le voir ! Anni, la Parole de Dieu n'a pas de point d'interrogation, mais un point d'exclamation ! J'ai été trop timide. »

Mes yeux s'étaient ouverts, mais la vérité n'avait pas encore pleinement atteint mon cœur. Après avoir constaté la percée que nous avions obtenue à Maseru avec Richard Ngidi, je restais timide. Peut-être n'ai-je pas le don de foi, pensais-je, ou le don d'opérer des miracles, comme le décrivent les lettres de l'apôtre Paul. Je décidai d'inviter un autre évangéliste renommé pour ce genre de ministère. J'invitai donc un homme nommé John Bosman. C'était un pasteur réformé hollandais de Pretoria, un homme remarquable qui voyait des miracles se produire partout où il prêchait. Peut-être qu'une nouvelle exposition à la puissance miraculeuse de Dieu me pousserait dans la foi. Je donnai l'ordre à mon équipe de commencer à faire les invitations.

Entre-temps, notre imprimerie à Maseru était devenue bien occupée. Des soutiens étaient arrivés pour nous aider à bâtir la structure pour la rendre plus fonctionnelle. Nous avons ainsi notre petite maison d'édition. Après avoir rencontré

des problèmes parce que je l'avais appelé Éditions AFM, je demandai à Dieu quel nom il voulait que je lui donne. Le nom qu'il plaça alors sur mon cœur devint celui qui allait décrire mon ministère depuis lors : *Christ for all Nations* (Christ pour toutes les Nations, NDT). Notre imprimerie devint aussi l'imprimerie CfaN. Bernd Wenzel, notre imprimeur professionnel qui s'était joint à nous précédemment, la fit tourner à plein régime pour remplir Maseru de publicité pour les réunions avec John Bosman dans notre église. Nous avons pu aussi faire des annonces à la radio. Nous annoncions à tous qu'ils pouvaient s'attendre à voir la puissance de Dieu guérir les malades. L'enthousiasme montait.

Quand le week-end des réunions arriva, notre bâtiment était plein à craquer. Les gens s'agglutinaient à l'extérieur. Beaucoup de malades, boiteux et aveugles, étaient venus à cause de la réputation de John pour les miracles. Nous n'avions jamais vu un tel enthousiasme pour l'œuvre de Dieu à Maseru. J'avais le sentiment que c'était le début de quelque chose de grand. Une percée allait s'opérer. Le ministère de Bosman allait briser les liens de l'immobilisme religieux et de la puissance satanique qui semblaient tenir cette région.

Avec fierté et grand plaisir, je présentai John à la foule rassemblée. Il vint jusqu'au pupitre et prêcha. Sa prédication ne m'impressionna pas vraiment. Comme la plupart de ceux qui étaient là, j'étais venu pour voir la démonstration du don de guérison. Mais il se produisit une chose qui m'ébranla profondément. Quand il eut terminé son court message, il se tourna vers moi et me dit : « Clos la réunion. »

Je n'en croyais pas mes oreilles. « Clore la réunion ? Tous ces gens sont venus pour que tu pries pour les malades. Je ne peux pas terminer la réunion comme cela. »

« Clos-là. »

J'étais abattu. « John, comment pouvons-nous faire cela ? Je veux bien renvoyer les gens pour aujourd'hui, mais tu dois promettre de revenir demain et de prier pour les malades. Me permets-tu de faire cette promesse ? »

« Dis-leur que les malades recevront la prière demain. »



African Messenger sous presse

Les idées plutôt confuses, je fis ce qu'il m'avait demandé. Je terminai la réunion et annonçai que John reviendrait le lendemain matin pour prier pour les malades. Quand je me retournai, John était déjà parti vers sa chambre d'hôtel.

J'eus beaucoup de mal à dormir cette nuit-là. Je priais et recherchais Dieu pour comprendre ce que John avait fait. Le lendemain matin, je me levai tôt et je me dirigeai vers son hôtel pour l'emmener à l'église. En passant devant l'église, j'eus du mal à croire ce que je voyais. La salle était pleine à craquer. De nombreuses personnes faisaient la queue dehors sans pouvoir entrer. La nouvelle s'était répandue très vite, John allait prier pour les malades. Bien plus de malades que la veille avaient été emmenés à l'église.

J'arrivai à l'hôtel et je vis John charger ses valises dans le coffre d'une voiture.

« Que se passe-t-il ? » J'étais dans la plus grande des confusions. « Où vas-tu ? »

« Je rentre chez moi. »

Il n'aurait pas pu me faire plus mal s'il m'avait frappé à coup de batte de baseball. J'avais du mal à respirer. « De quoi est-ce que tu parles ? Tu rentres chez toi ? Mais je viens de passer devant l'église, il y a un monde fou. Tu as promis de prier pour les malades. C'est pour cela qu'ils sont venus. »

« J'ai promis que les malades recevraient la prière. Tu as fait la promesse que ce serait moi qui prierais. »

« Reste, John. Je vais prêcher si tu veux. C'est ce que je fais de mieux. Tu prieras pour les malades. C'est ce que tu fais le mieux. Faisons cela ensemble. »

« Reinhard, le Saint-Esprit m'a dit de partir. »

Sur ces mots, il entra dans la voiture. Le chauffeur la mit en marche et ils s'éloignèrent jusqu'à disparaître. J'étais là, seul, espérant que ce soit une blague. C'était comme si mon meilleur ami m'avait laissé tomber. J'avais tellement rêvé d'exercer le ministère à ses côtés. Mais lorsqu'il avait dit que le Saint-Esprit lui avait dit de partir, je n'avais plus rien à répondre. C'est le point final à toutes les discussions. Nous sommes là pour faire ce que le Saint-Esprit nous demande, même si cela va à l'encontre de notre logique. Je montai dans ma voiture et me rendis vers cette église remplie de monde à en déborder. Des gens venus pour recevoir un miracle.

Tout d'un coup, la foi s'éleva en moi, avec ce que j'appellerais une « sainte colère ». Derrière le volant, je me mis à crier à Dieu. « Seigneur, je ne suis pas un grand évangéliste, mais je suis ton serviteur, moi aussi. Je vais y aller, je vais prêcher, je vais prier pour les malades et tu feras les miracles. »

La paix remplit mon cœur instantanément. Il s'agit de cette paix qui surgit en nous que grâce à notre relation avec Dieu, quand nous abandonnons le monde de l'ordinaire et que nous entrons dans le domaine de l'impossible. Alléluia ! Je me souvins alors de ce que j'avais vécu quand j'avais dix ans, lorsque j'avais posé mes mains sur cette femme, dans l'église de mon père à Krempe. Elle fut guérie d'une manière extraordinaire. Je priai que quelque chose de semblable se produise maintenant.

Je pénétrai dans l'église et j'annonçai à mes pasteurs que John était parti. Le Saint-Esprit lui avait donné l'ordre de s'en aller. Au changement qui se produisit sur leur visage, je vis tout de suite qu'il ne me classait pas dans la même catégorie que le célèbre évangéliste sud-africain. Pour eux, même si je les avais conduits à la connaissance du Sauveur, j'étais devenu le prophète qui est méprisé dans sa propre patrie.⁵⁰

Sans tolérer un seul autre doute, je pris la réunion en mains. « C'est moi qui vais prêcher, ai-je dit à mes pasteurs, et c'est Dieu qui fera les miracles aujourd'hui. »

Sur ce, je pris la parole pour annoncer le départ de l'évangéliste John Bosman. « Mais j'ai une grande nouvelle pour vous, Jésus est là. Je vais pêcher et prier

pour tous ceux qui sont venus pour recevoir la guérison, et nous allons voir des miracles. »

Dès la fin de ma phrase, un homme et une femme assis au premier rang se levèrent en secouant la tête et partirent. C'était décourageant. Mais aussitôt, deux autres personnes qui attendaient dehors, rentrèrent et prirent les places laissées vacantes. Je n'étais pas certain que ces deux-là avaient entendu mon annonce, ce qui limitait l'encouragement. Je n'avais qu'un seul espoir, que la puissance de Dieu se manifeste !

Je commençai ma prédication. Je vis la forme de l'Évangile. Mais les choses étaient différentes ce matin-là. Je n'avais jamais ressenti les choses de cette façon. Quand j'ouvris la bouche, toute timidité s'en alla. Je parlais avec une autorité que je n'avais jamais expérimentée auparavant. Tout d'un coup, la salle fut comme électriée. Le Saint-Esprit confirmait la Parole dans le cœur des auditeurs. Au milieu du message, Dolphin Monese, qui me traduisait, fut submergé par la puissance du Saint-Esprit et tomba à terre.

Tout s'arrêta, à l'exception de l'attention de la foule. Ils attendaient le mot suivant sans oser respirer. J'attendis que Dolphin soit sur pieds. Dans cette attente, mes pensées furent transportées ailleurs, comme si tout devenait silencieux, comme si tout disparaissait devant mes yeux. J'entendis alors des mots que je n'aurais jamais pu concevoir moi-même – *Ma Parole dans ta bouche est aussi puissante que ma Parole dans ma bouche.*

Je ne pouvais accepter cela que de manière spirituelle. Mes sens refusaient cette idée. Il était indéniable que j'avais pénétré dans un nouveau territoire dans ma relation avec Dieu. Cette pensée ne me serait jamais venue à l'idée. Elle était venue alors que je regardais Dolphin à terre qui s'efforçait de répéter ce que je venais de dire. Quelque chose se produisait que seul le Saint-Esprit peut expliquer. Mon autorité en lui était bien plus grande que ce que j'avais imaginé. Tant que je restais en harmonie avec la volonté de Dieu, je devais dire les choses comme Dieu les disait, et m'attendre à voir les résultats auxquels Dieu pouvait s'attendre.

Appelle ceux qui sont complètement aveugles, et prononce une parole d'autorité, me dit le Saint-Esprit. Cela fit résonner un souvenir dans mon cœur. Luis Graf avait traité la guérison des malades et le salut des âmes comme les deux faces d'un même appel, quand il était arrivé dans la maison des Bonnke avec la flamme du Saint-Esprit en 1922.

« Il y a des gens aveugles ici ce matin. Je veux que tous ceux qui sont complètement aveugles se lèvent là où ils sont. Levez-vous. Je vais prier pour vous. » Plusieurs personnes se mirent debout. Ils se levèrent maladroitement, puisant dans le secours de leurs autres sens pour compenser celui qui leur manquait.

« Je vais parler avec l'autorité que Dieu m'a donnée, et à ce moment-là, vous qui êtes aveugles, vous verrez un homme blanc debout devant vous. M'entendez-vous ? Vos yeux vont s'ouvrir ! » Sur ce, je pris une grande respiration et criai : « Dans le Nom de Jésus, yeux aveugles, ouvrez-vous ! »

Une femme se mit à crier. Elle se précipita vers l'avant de la salle, s'accrochant aux gens qui se trouvaient sur son passage. Elle les regardait, tout en criant : « Je vois ! Je vois ! Je vois ! »

Il y eut une explosion dans la salle. Des cris de louanges envers Dieu retentissaient et plus une personne n'était restée assise. Tout le monde sautait de joie et louait Dieu. Tous, même ceux qui étaient agglutinés à l'extérieur, se déplacèrent en direction de l'estrade, les corps étant écrasés les uns contre les autres au point où il n'y avait plus un seul espace libre.

Quand la femme atteignit l'estrade, je l'invitai à me rejoindre. Je lui demandai ce qui s'était passé. Elle dit qu'elle était aveugle depuis quatre ans, mais que maintenant, elle voyait ! Je pris une Bible et la plaçai devant elle. Je lui demandai de lire. Elle lut : *L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer une bonne nouvelle aux pauvres ; il m'a envoyé pour guérir les cœurs brisés, pour proclamer aux captifs la délivrance, et aux aveugles le recouvrement de la vue.*⁵¹

Elle s'arrêta là en reconnaissant que c'était Jésus qui l'avait guérie. Elle sautait et pleurait et louait Dieu sur toute l'estrade. Toute la salle se joignit à elle dans la louange avec une telle puissance sonore que les fondements mêmes du bâtiment furent certainement menacés.

Autour de moi, il y avait une marée humaine et des mains tendues. Une scène comme je n'en ai plus jamais vu depuis. Un enfant passait de mains en mains depuis le fond de la salle jusqu'à l'estrade. Finalement, il atterrit dans mes bras. Je regardai cet enfant de trois ou quatre ans et m'aperçus que ses membres n'étaient pas comme ils auraient dû être. Je regardai ses jambes déformées et j'oubliais de prier ! Mais tout d'un coup, son petit corps se mit à trembler. Il sauta de mes bras et se retrouva sur ses pieds – courant en tout sens !

Ce jour-là, j'ai appris que le Saint-Esprit est l'Esprit de guérison. Quand il agit, les gens ne parlent pas seulement en langues, mais toutes choses sont possibles. Au cœur du cimetière pour missionnaires, une église morte découvrait la vie, la puissance et l'amour de Dieu. La réunion dura toute la journée, jusqu'à ce que je sois épuisé après avoir prié pour tous les malades. Nous avons vu beaucoup d'autres guérisons et miracles, et tout le monde se rendit compte qu'un jour nouveau s'était levé pour le Lesotho. En voyant tous ces gens s'en aller, des larmes se mirent à couler sur mes joues. Je me mis à prier : *Précieux Saint-Esprit, je veux te présenter mes excuses. Je crois maintenant que tu as renvoyé John Bosman chez lui parce qu'aujourd'hui, tu voulais faire avancer mon bateau en pleine mer !*

En retournant chez moi en cette fin de journée, je vis la manière dont il fallait agir à l'avenir. *Voilà comment l'Afrique sera sauvée ! Ni par force, ni par puissance, mais par mon Esprit, dit l'Éternel des armées.*⁵² Ce n'était pas un appel ordinaire, ce n'était pas une puissance humaine. C'était surnaturel !

Dans les jours qui suivirent, plus rien ne fut comme avant. C'était comme si j'avais été catapulté d'un niveau à un autre. Nous avons acheté un chapiteau d'occasion et commencé à l'installer dans plusieurs endroits pour y tenir des réunions. Très vite, une tempête déchira notre tente. Ses toiles usées n'avaient aucune chance contre le vent. Il nous en fallait une autre.

Certaines dépenses avaient réduit notre trésorerie. Il fallait payer le loyer, et je n'avais pas assez d'argent. Je m'étais rendu au bureau à pied, il n'était pas très loin de la maison. En rentrant ce jour-là, je me mis à parler à mon Père céleste. « Seigneur, nous avons besoin de 30 rands aujourd'hui. Où vais-je trouver l'argent pour payer le loyer à temps ? »

Tout d'un coup, la voix du Seigneur résonna dans mon cœur. *Tu as demandé 30 rands. Pourquoi ne m'as-tu pas demandé un million ?*

Un frisson parcourut mon dos. Encore une fois, Dieu mettait au défi ma pensée trop étriquée. Et s'il me donnait un million ? Que ferais-je avec cette somme ? Je commençai à calculer les améliorations que je pourrais apporter à notre organisation, à penser au chapiteau que je pourrais acheter, aux véhicules pour transporter tout le matériel et les livres et les personnes.

Mais en un instant, tous les rêves s'arrêtèrent, et je fondis en larmes. Je me rendais compte encore une fois que ma pensée était trop petite. Les gens passaient à côté de moi dans la rue où je m'arrêtais et criai à pleins poumons : « Non Seigneur ! Je ne te demande pas un million de rands. Je te demande un million d'âmes ! Un million d'âmes en moins en enfer et un million en plus au Ciel, ce sera le but de ma vie et de mon ministère ! »

Le Saint-Esprit répondit : *Tu pilleras l'enfer et peuplera le Ciel à cause de la Croix.* Et cela est devenu le leitmotiv de ma vie.

Je ressentis toute la joie de mon Père. J'étais certain qu'il faudrait bien plus qu'un million de dollars pour voir un million d'âmes parvenir au salut, mais je savais que pour moi, une âme était bien plus précieuse que l'argent. C'était à Dieu de pourvoir ce qu'il faudrait pour un million d'âmes. Ma part était d'obéir à sa voix, jour après jour. J'avais le sentiment d'avoir passé un palier dans ma relation avec Dieu et j'étais très heureux. Mais quelques années plus tard, je me suis rendu compte que même avec cette réponse, j'avais encore vu trop petit. Mais c'est mieux que Dieu nous fasse avancer qu'une étape à la fois.

Peu de temps après, la visite d'un membre de la Velberter Mission s'annonça. La Velberter Mission était la branche missionnaire de l'ACD, l'association des églises de Pentecôtes en Allemagne (Arbeitsgemeinschaft der Christengemeinden in Deutschland). Le conseil de la Mission avait entendu parler du cours par correspondance que j'avais commencé, ainsi que de l'achat de l'imprimerie, pour laquelle ils avaient envoyé un expert, Bernd Wenzel. Ils avaient aussi eu vent de ma récolte de fonds pour le ministère des bicyclettes, et plus récemment, de l'achat du chapiteau ainsi que de sa destruction par une tempête. Ils savaient aussi qu'il m'arrivait parfois d'avoir des difficultés à payer mon loyer, sans parler de toutes les autres activités. Les autres missionnaires de la VM (Velberter Mission) avaient rapporté ces informations, se plaignant que Reinhard Bonnke usait plus de liberté dans sa mission qu'eux-mêmes. Le Conseil avait décidé d'envoyer un représentant pour mener son enquête. L'homme qu'ils choisirent n'était autre que le directeur des Missions en personne, le Pasteur Gottfried Start.

Quand Gottfried arriva, j'étais certain d'être en mesure de montrer à mon frère allemand la croissance de l'œuvre de Dieu au Lesotho. Et je pensais que témoin de la bénédiction évidente du Seigneur, il donnerait son approbation. Dans chacune de mes méthodes, je lui assurais que j'en assumais la pleine responsabilité, notamment sur le plan financier. Mais il n'accepta pas ces explications de ma part. Il me reprit en me montrant que s'il y avait un problème au sujet d'une propriété ou d'une somme d'argent due, c'est la VM qui serait poursuivie en justice et non pas moi.

« D'un point de vue légal, personne ne te poursuivra pour obtenir réparations des dommages causés, me dit-il. Ils attaqueront l'organisation qui est derrière toi. Nous avons beaucoup à perdre, et tu as peu à perdre en comparaison. Donc, dans un sens, tu nous places en première ligne. Tu mets notre tête sur le billot. Comprends-tu ? »

Je comprenais ce qu'il disait, mais je ne pouvais pas être entièrement d'accord avec lui. S'il poussait son raisonnement plus loin, tous mes succès ici étaient aussi à mettre au profit de la VM.

« Mon cher frère, lui dis-je, n'es-tu pas d'accord pour dire qu'il y a des risques qui valent la peine d'être pris ? Particulièrement quand il s'agit du salut des âmes ? »

Il ne répondit pas. Quand son enquête fut terminée, le Pasteur Gottfried Starr demeura ferme. « La VM ne peut pas t'autoriser à aller plus loin, Reinhard. Les risques sont trop importants. » Quelques semaines plus tard, le Conseil dans son intégralité se rangea à cet avis et consigna cette décision par écrit.

Mon âme était abattue comme si j'avais été déshérité par ma propre famille. Je laissai Anni et m'en allai seul, complètement désespéré. J'avais besoin de parler à Dieu et bien plus, j'avais besoin qu'il me parle. En priant, je me suis peut-être laissé aller à l'apitoiement. Je dis au Seigneur que j'étais fatigué de toujours être le mauvais garçon, d'être accusé sans cesse de n'en faire qu'à ma tête. « Pourquoi est-ce que je me retrouve toujours dans des problèmes quand je t'obéis ? Je veux être en paix avec mes frères. » Je plaidais ma cause. « Ne devrions-nous pas, comme le dit l'apôtre Paul, *nous supporter les uns les autres en conservant l'unité de l'Esprit par le lien de la paix.*²⁵³ » Je veux bien me soumettre à la VM et ne plus être conduit par cette vision qui me consume d'une Afrique lavée dans le sang de Jésus. »

Nous disons des choses parfois, même dans la prière, que nous ne voulons pas vraiment dire. Dieu est bon de ne pas rompre la conversation. Le Seigneur me répondit précisément. Oui, tu peux faire cela. *Mais si tu délaisses mon appel, je devrais te laisser et trouver quelqu'un d'autre.*

En une seconde, mes plaintes cessèrent. Je rentrai chez moi et je dis à Anni : « Aujourd'hui, je démissionne de la Velberter Mission. »

Prendre cette décision signifiait également rompre ma relation avec l'AFM en Afrique du Sud. Les églises de l'AFM étaient devenues ma principale source de financement. Après avoir écrit et envoyé ma lettre à la VM, j'appelai le Dr. Möller, au quartier général de l'AFM, pour lui annoncer ma décision. Il fut profondément attristé par cette nouvelle. Il me demanda de différer ma démission le temps qu'il puisse intervenir auprès de l'organisation allemande pour plaider ma cause. Je me rangeai à sa demande.

Möller se déplaça pour voir le Surintendant général allemand de l'ACP, le pasteur Reinhold Ulonska, pour parler de mon ministère. Grâce aux explications de Möller, il accepta de me libérer des restrictions du travail missionnaire pour que je me consacre à l'œuvre d'un évangéliste. Finalement, cet épisode douloureux tourna à notre avantage. Je restai membre de la VM et poursuivais mon travail avec leur bénédiction. Je n'étais pas content d'avoir été obligé de présenter ma démission pour que l'impasse dans laquelle nous nous trouvions soit résolue. Combien de missionnaires sont restés dans un cimetière pour missionnaires parce qu'ils n'ont pas eu le cran de se libérer pour suivre le Seigneur ?

Tout cela ne fut pas facile pour moi. J'ai été obligé de sortir de ma zone de confort. Il était temps pour moi d'entrer dans une des périodes de transition les plus difficiles de ma vie. En regardant en arrière, je me rends compte que parfois, c'est la seule façon pour Dieu de nous pousser dans sa volonté. Ce n'est jamais facile, mais c'est toujours pour sa gloire, et aussi pour notre bien. Plus tard, j'ai entendu le directeur de la Velberter Mission, le pasteur Alfred Koschorreck dire lors d'une réunion : « Nous avons un seul Reinhard Bonnke, et nous le soutenons, mais nous n'en voulons pas un deuxième. » Je n'en croyais pas mes oreilles d'entendre cela et je me dis à moi-même : *wie schade!* (Quelle pitié !). En y pensant aujourd'hui, je me dis que la Velberter Mission était le four dans lequel Dieu m'a placé. La chaleur fut insupportable, mais le gâteau était finalement délicieux.

Je me souviens qu'à cette période, mon fils s'est cassé la jambe. Il avait chuté en faisant des cascades à vélo. Son plâtre avait été enlevé et les béquilles laissées de côté, mais il continuait à boiter. Un jour, il revint de l'école et vint me dire : « Papa, aujourd'hui, nous avons fait une course d'endurance, et j'ai gagné ! »

Je souris. « Je suis très fier de toi, Freddie. Je suppose qu'on se ressemble ; nous boitions tous les deux vers la victoire. »

Je ne fus pas seulement obligé de revoir mon rôle dans mon église, mais j'entendis aussi la voix du Seigneur me demandant de quitter le Lesotho. Cela était difficile pour d'autres raisons. Quand les défis sont grands, comme ceux que nous avons rencontrés au Lesotho, et qu'ils sont vaincus, le cœur s'attache aux

lieux qui ont été difficiles pour nous. Je devrais dire, s'attache particulièrement aux lieux difficiles. Anni et moi étions très attachés à Maseru, dans le Royaume du Lesotho. Nous y aurions vécu heureux le reste de notre existence, mais Dieu avait d'autres plans.

Quand même, ce n'est pas facile de quitter l'endroit où vos rêves sont devenus réalité. Le succès nous aveugle plus que les échecs. Lorsque tu t'es retrouvé devant un cadavre et que tu lui as redonné la vie, tu en as vu plus que la plupart des gens dans toute leur existence. Pourquoi partir ? Mais j'ai découvert que la pensée de Dieu n'est jamais si limitée. Si nous ne quittons pas le sol de nos rêves, nous n'atteignons jamais celui de notre destinée.

En réfléchissant à l'avenir, je me suis souvenu de la vision que j'avais reçue étant enfant. La ville de Johannesburg brillait comme un phare sur cette carte spirituelle. Cela me parlait maintenant. Je devais aller là-bas et fonder ma propre organisation missionnaire pour atteindre la vision d'une Afrique lavée par le sang de Christ. Je l'appelai *Christ for all Nations*, ou *CfaN*, reprenant le nom que nous avons donné à notre imprimerie à Maseru.

Le Seigneur me dirigea à fixer notre quartier général près de l'aéroport international, car pour cette nouvelle étape dans l'évangélisation, j'allais être obligé de voyager souvent. J'en parlai avec Anni, sachant qu'elle ne pourrait pas toujours m'accompagner. C'était un sacrifice qu'elle devait accepter pour que la vision d'une Afrique lavée par le sang se réalise. Son cœur en faveur des perdus était plus grand que ses désirs personnels. Elle accepta. Je louai Dieu de m'avoir donné une telle épouse. Je me souvins de tout le processus de recherche de la volonté de Dieu avant notre mariage. Dieu savait. Quelle bénédiction Anni a été pour moi tout au long de ces années.

Ainsi, le 6 décembre 1974, notre famille déménageait dans un endroit que s'appelait Witfield, tout près de l'aéroport de Johannesburg. Après avoir déchargé tous nos cartons dans la nouvelle maison, Anni et les enfants semblaient très bien vivre cette transition. Ils rencontraient de nouvelles personnes, recherchaient une nouvelle école, et s'installaient dans ce nouveau quartier qui offrait bien des avantages.

Mais quant à moi, je vivais une sorte de dépression. Je me sentais épuisé, entièrement vidé. Cela ne me ressemblait pas. Je ne pouvais plus me lever et continuer mes activités. J'avais le sentiment d'être une plante déracinée. Je n'avais pas encore trouvé une nouvelle terre. Pire encore, il semblait que Dieu avait arrêté de me parler. Je restai dans cet état pendant quatre semaines.

Finalement, Anni prit un rendez-vous pour moi chez un médecin que nous avions connu par l'intermédiaire de l'AFM. Il diagnostiqua des ulcères. Ils étaient apparemment dus au stress causé par les décisions prises concernant la Velberter Mission et le Lesotho, et ceci dans un laps de temps très court.

C'est une des raisons pour lesquelles certaines personnes refusent de prendre des risques. Ils ont peur de souffrir de conséquences inattendues de leurs choix. Et comme le prouvaient les ulcères et la dépression, ces risques existaient. Mais était-ce une raison pour rester accroché au passé ? Ou pour se contenter de médiocrité ? Non. Car ce serait le premier pour transformer une foi vivante en une foi morte. L'ancienne ville, l'ancien bâtiment, l'ancienne méthode, l'ancien succès, tout cela est confortable. La nouvelle étape est effrayante. Nous devons mettre notre confiance entièrement en Dieu pour aller au-delà de ces zones de confort dans notre vie.

Cette nuit-là, couché dans mon lit, silencieux, la voix du Seigneur s'adressa à moi : *Va dans la ville de Gaborone au Botswana*. Ces paroles étaient totalement inattendues. Mais au lieu de rester dans la dépression jusqu'à ce que je meurs des ulcères hémorragiques, le lendemain matin j'appelai un pasteur que je connaissais dans cette ville. Je dis au Pasteur Scheffers que je voulais venir le voir ce jour même. Il était d'accord. Je demandai ensuite à Anni de me conduire à l'aéroport. J'achetai un billet d'avion pour Gaborone. Obéir à la voix de Dieu était revenir à la vie pour moi.

En sortant de l'avion, je me rendis compte que je n'avais rien préparé. Je n'avais pas assez d'argent pour manger ou pour payer un taxi. Aucun problème. Dieu m'avait demandé de venir dans cet endroit. C'était une aventure de foi. Je me mis à marcher dans la ville.

Parfois, une balade anonyme dans une ville inconnue apaise les pensées et communique le cœur de Dieu dans celui d'un homme. Je marchai comme Jonas dans Ninive, et ouvris mes sens à la ville dans laquelle Dieu m'avait attiré. Je vis des enfants jouer, des poulets à la recherche d'insectes, du linge battu contre un rocher, des tripes bouillir dans une marmite sur un feu de charbon, une mère fixant un jerrycan d'eau sur la tête de sa fille qui était pieds nus. La pauvreté était partout, les besoins criants. Comme au Lesotho, je me dis que seul un homme appelé par Dieu pouvait s'aventurer à Gaborone. Je passai par le marché et dans ces quartiers, je ressentis la présence et la compassion du Seigneur pour cette population.

Tourne à droite, me dit Dieu. Je tournai à droite. Là, devant moi, se tenait le Stade national des Sports du Botswana. *Tu vas prêcher mon Nom ici.*

Le plus grand des sourires se dessina sur mon visage. La transition était terminée. J'entendais à nouveau la voix de mon Père. Et tous mes ulcères avaient disparu.

avant-première